



# Brésil : une littérature luxuriante

## DOSSIER

### Une littérature méconnue au Salon du livre.

SÉBASTIEN LAPAQUE  
slapaque@lefigaro.fr

**I**L FUT UN TEMPS où les écrivains brésiliens étaient chez eux à Paris. La Maison France était alors autre chose qu'une société anonyme à responsabilité limitée.

Du côté de Rio de Janeiro, São Paulo et Belo Horizonte, c'est en lisant Victor Hugo, Guy de Maupassant et Charles Baudelaire que les jeunes littérateurs apprenaient le métier. Qu'ils envisagent la France comme la Fille aînée de l'Église ou comme l'Émancipatrice du genre humain, les romanciers et les poètes lui vouaient un atta-

chement sans faille.

Depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les plus réputés d'entre eux se retrouvent d'ailleurs au sein de l'Academia brasileira de letras, une compagnie de quarante *imortais* établie à Rio sur le modèle de l'Académie française.

En 1909, Anatole France y fut invité à prononcer un discours à l'occasion d'une tournée de conférences en Amérique du Sud. À l'époque, Machado de Assis, le premier romancier brésilien d'importance, venait de mourir.

Quinze ans plus tard, c'est Blaise Cendrars qui fit le voyage au Brésil. De retour à Paris, il ne manqua pas de parler à ses compatriotes de l'effervescence créatrice qu'il avait observée au sein du groupe moderniste de São Paulo emmené par les écrivains homonymes Oswald de Andrade et Mário de Andrade. On les vit tour à tour à Paris, où vinrent également le poète Carlos Drummond de An-



drade, le romancier João Guimarães Rosa et Vinícius de Moraes, qui ne fut pas simplement le parolier de quelques standards de la bossa nova, mais également un immense poète, malgré son surnom de Poetinha...

Soucieux de mettre en valeur la richesse exceptionnelle de la littérature d'Amérique du Sud, Roger Caillols créa après guerre la collection « La Croix du Sud » chez Gallimard. Elle permit aux lecteurs français de découvrir *Enfance* de Graciliano Ramos, *Capitaines des sables* de Jorge Amado, *Maîtres et esclaves* de Gilberto Freyre.

Au moment de la dictature militaire au Brésil (1964-1985), la présence à Paris de nombreux écri-

vains et artistes brésiliens assura la permanence de ces liens.

Ils se sont distendus. Dans les années 1990, des romanciers brésiliens tels que Luis Fernando Veríssimo et Rubem Fonseca ont été lus avec trop peu d'attention. À y regarder de près, les écrivains brésiliens n'ont jamais atteint le niveau de reconnaissance de leurs confrères colombiens, argentins ou péruviens. « *Je ne sais pas expliquer pourquoi leur reconnaissance est faible, nous confie Luiz Schwarz, président et fondateur des Éditions Companhia das Letras. Peut-être est-ce parce qu'il y a peu de lecteurs du portugais parmi les éditeurs, et peu d'agents et d'éditeurs brésiliens disposés à promouvoir nos auteurs. Mais Chico Buarque, Milton Hatoum et Bernar-*

**Une élégante devant la maison de Jorge Amado, dans le Pelourinho, le centre historique de Salvador de Bahia.**

STANISLAS FAUTRE/  
LE FIGARO MAGAZINE

*do Carvalho sont reconnus. Et je crois qu'il y a quelques noms dans la nouvelle génération qui vont aider à mieux divulguer notre littérature. Il faut principalement prêter attention à Daniel Galera et Michel Laub. »*

### Une plus grande visibilité

Cela tombe bien, ces deux romanciers font partie des quarante-huit auteurs brésiliens invités à Paris à l'occasion du Salon du livre 2015, dédié à la littérature brésilienne. L'occasion d'aller à la rencontre d'écrivains à la réputation désormais bien établie d'un côté et de l'autre de l'Atlantique (Bernardo Carvalho, Milton Hatoum, Paulo Lins, Adriana Lisboa, Ana Maria Machado, Patrícia Melo) et de découvrir des voix nouvelles pour les oreilles françaises (Rodrigo Ci-

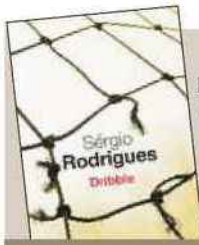
riaco, Ronaldo Corrcia de Brito, Daniel Galera, Luiz Ruffato, Sérgio Rodrigues).

« Il y a de toute évidence un regard plus curieux sur le Brésil depuis le début des années 2000, avec les Brics et le discours sur les politiques sociales mises en place dans notre pays, qui ont placé le Brésil au centre de la grande scène internationale, se félicite l'universitaire et romancier carioca Godofredo de Oliveira Neto, qui présentera à Paris son roman *L'Enfant caché. La politique d'aide aux traductions soutenue par la Bibliothèque nationale et les bourses de séjour à l'étranger octroyées aux écrivains contribuent également à une plus grande visibilité de notre littérature dans le monde. »*

Avança Brasil! ■



## COUPS DE CŒUR

**DRIBBLE**

De Sérgio Rodrigues,  
traduit du portugais  
par Ana Isabel Sardinha  
et Antoine Volodine,  
Seuil, 302 p., 21 €.

« J'avais des phrases en aile de pigeon, des ellipses en double contact, des adverbes tirs au but, de la poésie en défense : du football post-moderne total. Tout ça pour démontrer une thèse subtile (...) celle d'un parallélisme entre football et prose de fiction... » Au soir de sa vie, Murilo, vieille gloire brésilienne du journalisme sportif, se confesse à Neto, un fils qu'il n'a pas su aimer. Pour donner un sens à sa vie, Murilo rêve d'un livre total qui réunifierait tout ce qui est parti en miettes dans son existence. Neto, qui appartient à la « catégorie minoritaire et opprimée, moins rare qu'on ne le pense » des Brésiliens qui n'aiment pas le football, attend autre chose de son père. Confronté à un monstre d'égoïsme, ce jeune homme de quarante-sept ans aimerait savoir pourquoi sa mère, Elvira, s'est suicidée, quels liens son père a entretenus avec les militaires au pouvoir entre 1964 et 1985, et pour quelle raison il s'est employé à méthodiquement lui gâcher la vie... Au fil des échanges houleux entre Murilo et son fils, le football devient une métaphore absolue de la condition humaine et un condensé d'histoire brésilienne. Mais *Dribble* n'est pas tant un roman sur l'art de pousser la balle au but qu'une évocation enchantée de la passion qu'il peut susciter. Avec cette célébration du « balpédio » (Vinicius de Moraes) comme culture et comme contre-culture, Sérgio Rodrigues (né en 1962), dont c'est le premier roman traduit en français, fait une entrée fracassante dans le paysage.

S. L.

**REPRODUCTION**

De Bernardo Carvalho,  
traduit du portugais  
par Geneviève Leibrich,  
Métallié,  
200 p., 18 €.

À l'époque de la dictature militaire (1964-1985), des cartes géopolitiques proposées aux officiers de l'École supérieure de guerre de Brasília plaçaient le Brésil au centre du monde et distinguaient tout autour les centres de pouvoir, les glaces, les noyaux de résistance stratégique et les zones d'instabilité. Tour à tour narrateur et auditeur d'une suite de dialogues et de monologues en huis clos, le personnage central de *Reproduction* n'est pas tout à fait étranger à cette façon paranoïaque d'appréhender le monde. Arrêté par les services de sécurité de l'aéroport international de São Paulo tandis qu'il s'apprêtait à embarquer dans l'avion de six heures pour Shanghai, ce consommateur maniaque de blogs décrypte à sa manière le jeu du Brésil dans le monde. Conscience de la puissance de la Chine et de ses maîtres, il se prépare à leur faire allégeance. « *Quand ils envahiront le Brésil, je veux pouvoir leur souhaiter la bienvenue en chinois, en chantant.* » Mais le policier qui lui fait face envisage les choses sous un angle différent. Ce qui le préoccupe, ce sont les Chinois qui quittent le Brésil les valises pleines de cocaïne. Pourquoi a-t-on surpris le suspect à parler avec une mule dans la file d'embarquement ? Très vite, la confrontation entre l'interrogé et l'interrogateur tourne au dialogue de sourds. Au fil de ce roman étrange et sophistiqué, l'excellent Bernardo Carvalho (né en 1960) sonde les désarrois de l'identité brésilienne contemporaine prise dans le tourbillon de la mondialisation.

S. L.